

Noiret, Altman, Girod
**SALE
SEMAINE
POUR
LE CINÉMA**

NATALIE DESSAY

La drôle d'histoire
d'une cantatrice insolente (p. 18)

Aux oubliettes de la télévision

**CES PROGRAMMES
QUE VOUS NE VERREZ
JAMAIS ! (P. 30)**

**SUPPLÉMENT
SPÉCIAL
450 CADEAUX**

**Livres, disques, DVD,
high-tech et notre sélection
pour enfants**



MERCEDES 29 NOVEMBRE 2006 | HESDUMACHRE | FR 3/2006
BEL. LUX 2.30 € | ROM 4.40 € | CM 4.20 € | ESP 3.90 €

M 02773 - 2968 - F: 2,00 €



CPPAP N° 0606C80864

ARRÊT SUR IMAGES

TCM "Les Raisins de la colère" de John Ford

C'est un des passages les plus dramatiques des *Raisins de la colère*, de John Ford, d'après John Steinbeck, symboliquement situé à l'exact milieu du film. Les Joad, ces métayers de l'Oklahoma chassés par le « dust bowl », cette tempête de poussière qui a ensablé leur terre, arrivent enfin sur la côte Ouest, où, pensent-ils, du travail les attend. Le voyage, sur une vieille guimbarde chargée jusqu'à la gueule, a été plus que rude. Mais la terre promise s'avère décevante : orientés vers une « hooverville » - ces camps pour émigrants mis en place par le président Herbert Hoover, qui n'a pas su mesurer l'ampleur de la Grande Dépression -, ils découvrent, effarés, plus pauvres qu'eux. Pour la première fois dans le film, le long plan-séquence est subjectif. Son mouvement est celui du « pick-up »



des Joad, qui roule au pas, et les habitants du bidonville, dévisageant les nouveaux arrivants, fixent la caméra : deux femmes qui se tiennent par la main, l'une coiffée d'un fichu pour se protéger de la chaleur, deux types qui

bricolent un camion qu'ils cherchent à vendre, un homme qui inspecte un pneu, un couple vaguement méfiant, presque des gueules de « hoboes », ex-fermiers en voie de clochardisation... La séquence est quasi

documentaire, et l'image lumineuse de Gregg Toland (qui sera, quelques mois plus tard, le chef op de *Citizen Kane*) évoque le travail des photographes de la FSA (Farm Security Administration) partis saisir l'Amérique en crise des années 30 : Dorothea Lange, qui a sillonné la Californie, Ben Shahn ou Walker Evans, tous contemporains du travail d'investigation que mène alors Steinbeck pour nourrir son récit (1). Comme le note le photographe et critique Charles Hagen, tous (et John Ford compris) ont « une manière quasi systématique de gommer l'expression de la douleur, de la peur et de la colère [qui] transfigure les sujets photographiés en figures héroïques, admirables de stoïcisme ». A la sortie du film - dont l'épiphanie révolutionnaire finale reste troublante pour une production hollywoodienne - le critique du *New Yorker* rapprochera ces gros plans du cinéma soviétique de l'époque. John Ford, cinéaste bolchevique ?

AURÉLIEN FERENCZI

(1) Voir le bel album *Les Photographes de la FSA, Archives d'une Amérique en crise, 1935-1943*, de Gilles Mori et Beverly W. Brannan, éd. du Seuil, 356 p., 85 €.

TCM *Les Raisins de la colère*, vendredi, 20h45, TCM.

Les orfèvres du quai

PLANÈTE Dans l'intimité de SDF qui s'organisent depuis des années une vie souterraine au ras de la Seine.

Les documentaires naissent parfois d'une simple image. C'est le cas du *Quai de la débrouille*, dont le sujet s'est imposé à Tafari Tsigé-Vidalie alors qu'il traversait le pont d'Issy-les-Moulineaux. « J'ai eu l'œil attiré par ce sur quoi notre regard glisse le plus souvent : un village de cabanes installé au ras de la Seine, sous les bâtiments de TF1, de Bouygues et de La Poste. » Une quinzaine d'hommes et de femmes vivent là depuis des années, ignorés

des gens du quartier comme des pouvoirs publics et des associations. « Le tournage de mon documentaire s'est étalé de septembre 2005 à février 2006. Pas une fois je n'ai vu qui que ce soit descendre s'enquérir de leur situation. Ils se sentent oubliés, ont parfois même le sentiment de ne pas exister. »

Pendant quinze jours, Tafari Tsigé-Vidalie et son ami Cédric Bodet se sont d'abord rendus quotidiennement, sans rien filmer, à la rencontre de

ceux qu'ils nomment « les gens d'en bas ». « En dépit de ma coupe rasta, ils me prenaient pour un flic. Ils n'imaginaient pas qu'un réalisateur puisse s'intéresser à eux. Un jour qu'il pleuvait, Muryel a eu pitié de nous et nous a invités à prendre un café. Plus tard, Jacky nous a invités à dormir dans sa cabane. Et la confiance, petit à petit, s'est installée. » *Le Quai de la débrouille* tire son authenticité de la qualité des relations tissées au fil de ces rencontres.

« Un jour, j'ai demandé à Jacky si je pouvais l'accompagner chez son ancienne femme, où il allait voir ses enfants. Il a dit oui et elle a accepté que l'on filme leur conversation. De leur propre aveu, la présence de la caméra leur a permis d'échanger des mots qu'ils n'étaient jamais parvenus jusqu'alors à se dire. » C'est qu'entre tact et indiscretion tout n'est qu'affaire de regard. FRANÇOIS EKCHAJZER

TCM *Le Quai de la débrouille*, mercredi, 21h55, et vendredi, 14h40, Planète.